

assemblée embellie par les joyeux accords de trois brillantes fanfares, et où l'œil peut se promener avec délice sur des décorations qui font resplendir d'un grand éclat l'incontestable talent du dévoué et intelligent organisateur de la grande solennité de ce jour.

Messieurs, la carrière militaire sera donc désormais en haute faveur. Nos jeunes gens y entrèrent tout aussi volontiers que dans les carrières professionnelles. Elle conduit, comme celles-ci, à la gloire, voire même à une gloire plus solide et plus durable, si l'on s'en rapporte au témoignage des peuples, qui conservent avec respect et reconnaissance le souvenir des guerriers fameux qui illustrent leur nom. Il n'y a pas de moyen qui concoure plus puissamment, ce me semble, que la guerre à répandre au loin le bruit d'un nom ou d'une action, puisqu'il y a toujours deux peuples ou deux nations engagées et par conséquent également intéressées. Ajoutons qu'il n'y a pas d'action qui émeuve plus soudainement les esprits et qui fasse plus énergiquement palpiter les cœurs que celle où le courage, l'audace et la mort sont en jeu. D'où il suit que les noms des guerriers fameux, comme je l'ai déjà insinué, se conservent plus longtemps dans la mémoire des hommes que ceux des poètes, des artistes, des philosophes, des orateurs, des avocats, des notaires et même des médecins. Combien, messieurs, en effet, dans ce pays, parmi les classes illettrées, savent les noms d'Alexandre, de César, de Napoléon, ou ceux de Champlain, de Wolfe, de Montcalm et de Salaberry, qui n'ont jamais entendu parler de Pascal, de Buffon, de Bossuet, ou de Bédard, de Parent, de Ferland et de Garneau? La mémoire des héros est donc impérissable, et celle du héros que l'on fête en ce jour est peut-être plus impérissable que celle des autres. On n'oubliera jamais Léonidas de Lacédémone, mourant aux Thermopyles avec ses trois cents Spartiates; on n'oubliera jamais non plus le Léonidas du Canada triomphant à Châteauguay avec ses trois cents Canadiens.

DISCOURS DU RÉVD M. THIBAUT

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Plusieurs des messieurs qui vous ont adressé la parole avant moi, se sont plaints de n'avoir pu se préparer suffisamment à le faire; moi qui viens d'y être invité, quelle plainte n'ai-je pas droit de faire entendre! On veut à tout prix que la religion parle en cette occasion si solennelle et que ce soit par mon organe. Messieurs, la religion est une bien grosse chose et j'avoue que je suis un peu de taille à personnifier une grosse chose: j'accepte donc le rôle; il est assurément très-honorable... Mais je ne dirai qu'un mot. Messieurs, la religion approuve tout ce qui est bon: or c'est une bonne chose de fêter le centième anniversaire de la naissance du vaillant colonel qui, en 1813, a jeté un si grand lustre sur le nom canadien. La religion a donc pour agréable cette splendide célébration à laquelle tant de personnages distingués sont venus prendre part, à laquelle aussi la patrie entière semble s'associer de grand cœur. Messieurs, la patrie, c'est la fille de la religion. Comme l'on veut bien me faire l'insigne honneur d'être la personnification et l'organe de cette dernière: je dis sans hésitation que la religion a une bonne fille en Canada, et que cette fille a noblement commencé, ce soir, à acquitter la dette de reconnaissance que lui a fait contracter le Héros de Châteauguay.

PAUL TAHOURENCHÉ, GRAND-CHEF DES HURONS

(Suite et fin.)

J'étais, l'autre soir, au bal: il y avait là de belles femmes avec des diamants et des fleurs en diadèmes au front, portant riches toilettes de couleurs chatoyantes, suivies de traînes à n'en plus finir, garnies de tulle ou de dentelles qu'accrochaient et déchiraient à chaque instant les pieds des maladroits et qui roulaient dans la poussière des tapis. Alors je me suis expliqué la conduite de ma sœur Kahir-Koubat, j'ai mêlé ma dernière larme à ses ondes limpides, et je lui ai tout pardonné, en me disant, à part moi:

"Ces dames ont de la beauté, du cœur, du sentiment, de la tendresse, leurs regards me le font voir. Sans doute, leurs mères n'étaient pas de toilettes aussi luxueuses; elles portaient plus de laine que de velours, plus de lin que de soie; mais n'empêche que les filles sont encore dignes des mères. Est-ce de leur faute à ces aimables belles si le charme de la vie doit s'entourer d'autant d'artifices? Elles sont des fleurs effeuillées sur le courant du monde, sans force pour le remonter et traînées fatalement à la descente. Ces fleurs, ces diamants, ces velours, ces dentelles, ces rubans, etc., représentent l'existence factice du siècle; plus dans la vitrine que dans le fond du magasin, plus dans l'étalage que dans les moyens, en un mot, pour ne pas continuer l'opposition des idées, plus

dans la vanité que dans la vertu (virtus, force, courage, etc., comme on l'entendait jadis).

Voilà bien ma sœur Kahir-Koubat, ma sœur qui possède des terres plantureuses et qui les néglige pour se prêter au mouvement industriel; ma sœur, dont la taille serrée à l'aqueduc, laisse tomber sa robe et se dérouler sa longue traîne, accrochée, d'ici de là, par un moulin rustique pour ne la relever que dans la boue des docks.

Va, les économistes peuvent se disputer entre eux sur le secret de rendre les peuples heureux par l'organisation du travail, le tempérament des mœurs, mais aussi longtemps qu'on les verra mourir, en face de la Providence qui vit et règne, on a lieu de taxer leurs calculs de vanité, un jour ornée de succès pour être déconfite à forfait le lendemain.

S'il faut fuir les démonstrations publiques et l'éclat, les traiter d'abus, encore ne saurait-on oublier que bien des bouches affamées comptent sur ces abus pour leur subsistance, et que celui qui ménage le vent à la brebis tondue ne veut pas que ces bouches se ferment soudain sur leur dernier souffle. Qu'un chacun proteste et résiste dans la mesure de ses forces, soit: que nul ne s'avise de s'arc-bouter contre le flot et de lui dire "Tu n'iras pas plus loin;" car ce mot là ne nous appartient pas plus sur la mer de ce monde qu'il ne nous appartient au pied de la falaise du cap Diamant. Toutefois, ouvrons les yeux et voyons.

Je seconderais, certes! les efforts de ma sœur Kahir-Koubat, appuyé de mon grand-chef Tahourenché et des autres chefs, tout autrement pour la colonisation, que pour le commerce et l'industrie: avec entente de justice d'abord, de protection ensuite de la part de nos gouvernements. S'il faut y renoncer quand même, nous tâcherons de nous diriger tant bien que mal au fil de l'eau, et nous ramasser dans les remous, ainsi que nous l'avons déjà fait. Ma sœur n'en aura pas moins belle figure dans un grand bal canadien, avec ses vingt ou trente lacs, autant de diamants qui la couronnent, sa robe moirée tombant à larges plis, et sa traîne de rapides argentées couvrant les pieds du havre de Québec dont les bottes ne sont pas cirées au miroir, tant s'en faut.

L'hon. Louis Panet n'est-il pas le patriarcat de notre politique canadienne? De bien près, je le crois. Nonobstant la réserve que lui imposent et son âge et sa position de Conseiller législatif, on l'a vu, il n'y a pas encore longtemps, faire la folie d'aller se bâtir une maison de campagne sur les bords de Kahir Koubat; mais une maison de campagne en pleine forêt, juste en face de l'endroit où la propriété de Tahourenché dresse son plus beau plumet d'épinettes rouges et blanches. Oh! le bon endroit! on ne se lasse plus d'en parler, lorsqu'on a eu le plaisir de rencontrer le propriétaire, d'entendre sa causerie toute nature, ses souvenirs qui vous percent l'histoire à jour, semant cette vaste couple sombre de points lumineux, d'étoiles pétillantes, de clartés vraies.

En bon voisin, monsieur Paul se rendit, avec ses chefs, saluer le nouvel arrivant. Ils apportaient en présent de bienvenue, une peau de castor, préparée sous forme de tabatière. Voici l'adresse qu'ils lui présentèrent:

Mon frère,

Nous avons appris avec plaisir que tu venais cacher ton wigwam sous nos ombrages. Nous t'aimions déjà depuis longtemps, nous ne t'en aimerons que davantage.

On nous a dit, en même temps, que tu nommais ton wigwam, Castorville: merci encore; car le castor est un gibier qui nous donne la subsistance.

En souvenir de bonne amitié, nous t'apportons ce castor... vide.

Quand tu le voudras, nous espérons que tu trouveras toujours chez nous, dans la chaudière, la chair qui manque à cette peau.

De ton côté, nous ne doutons pas que tu sauras la remplacer chez toi par du bon pelun—que nous fumerons avec toi et qui embaumera ton wigwam des agréables odeurs de la paix.

Te voilà au bord de notre rivière que nous appelons la Belle-Rivière: permets que nous t'offrions un titre de chef parmi nous, et que nous t'appellions désormais, au Conseil, OdaBio (la Belle-Rivière.)

C'est ainsi que l'hon. Louis Panet est devenu chef honoraire de la tribu des Hurons.

Beaucoup peuvent se dire chefs honoraires, mais ne l'est pas qui veut. Le Conseil réuni peut seul conférer un pareil honneur, et, qu'on le sache bien, les Hurons ont conscience de sa valeur. Un talent éminent, des services répétés et soutenus d'une sympathie non douteuse, des alliances par le sang obtiendront une proclamation; les échanges d'amitié, des services d'occasion, des relations sociales et même politiques ordinaires n'y arriveront pas. OdaBio (la Belle-Rivière) est devenu chef, parce que de mémoire vivante dans la tribu, il ne leur a failli, ni en amitié, ni en conseil, en qualité d'homme de loi, ni en bienfaits, autrement. On le considère à la fois comme un père, par son âge, comme un bienfaiteur par son cœur et par ses œuvres.

Un autre est venu après lui, et cet autre se nomme Odilonrohasi, qui veut dire: le bel Esprit. Lorsqu'on saura que le peuple canadien connaît Odilonrohasi sous le nom de "l'hon. P. J. O. Chauveau," on comprendra de suite que le Conseil des Hurons choisit le dessus du panier de la société, et qu'il s'y entend dans son choix d'hommes, aussi bien que dans leurs dénominations, dès qu'il consent à en faire ses chefs. Et qu'on le sache bien, M. Chauveau est fier de ce titre huron, Odilonrohasi que tous les Canadiens lui reconnaissent depuis longtemps, que Paris même vient de lui confirmer par une médaille d'or. Il ne reste plus vraiment à décider de quel côté est le plus grand honneur: Est-ce du côté des Hurons qui ont un tel chef? Est-ce du côté de M. Chauveau, qui a mérité à tel point leur estime et leur admiration, qu'ils l'ont acclamé comme Bel Esprit? De part et d'autre, l'honneur se vaut peut-être. Quel homme ne doit pas être fier, tant valant qu'il soit, de se voir avancer la main par toute une nation lui disant en s'inclinant: Chef Odilonrohasi!

\*\*

Les chefs réunis, ayant accueilli favorablement ces notes relatives à la tribu que je réajuste à la biographie du grand-chef Tahourenché, ont bien voulu, assistés de Gonzague Vincent, leur brave instituteur, préparer le recensement actuel, et je le publie en entier. Vos lecteurs d'aujourd'hui me trouveront peut-être trop sans gêne, d'user et d'abuser ainsi de leur patience, au point de fourrer des chiffres dans mon style, déjà peu soigné et quasi débraillé; mais je songe aussi à vos lecteurs de demain, dont plus d'un ramassera tout heureux cette feuille tombée de l'arbre d'une nation arrivée à ses jours d'automne et promenade sur la route à l'adresse de la postérité. Sachez-bien que si je crois au succès momentané d'Edison, je ne désespère pas pour cela de l'avenir des historiens, des romanciers et des poètes. Aussi longtemps que nous naîtrons enfants, et cela durera longtemps, il nous faudra des chansons pour nous endormir, puis des contes pour nous faire rêver, des romans pour nous faire aimer et de l'histoire pour nous leurrer. Tout cela s'entendra et s'apprendra toujours—mi-partie songe, mi-partie réalité. Avec la désillusion, avec le malheur viendront l'expérience et la philosophie... peut-être? Puisse la religion envelopper notre vie d'embryons dans ses langes et nous porter aux vrais fonds baptismaux de la vie éternelle dont nous sentons le germe dans nos souffrances comme dans nos rêves.

Ahatsistari n'est rien ici, rien de plus qu'une cariatide fixée au mur et tenant un flambeau dans sa main pour éclairer les passants. Que le flambeau me manque et je ne suis pas même une ombre.

Recevez ainsi de mes mains la carte de visite de la race huronne, portant la date du 19 février 1879.

RECENSEMENT DES HURONS DE LA JEUNE-LORETTE, 19 FÉVRIER 1879.

Table with 4 columns: Chefs de famille, Adultes, Enfants, Femmes. Rows include Chs. Picard and Vve François Groslois.

Large table with 5 columns: Hommes, Femmes, Garçons, Filles. Lists names and counts for various individuals and a total population of 336.

Population totale... 336 âmes. AHATSISTARI.

INAUGURATION DU NOUVEAU MAIRE DE MONTRÉAL

Son Honneur le maire Rivard a été installé dans le fauteuil civique, lundi, le 10 mars, avec les cérémonies ordinaires. Parmi les personnes présentes, il y avait plusieurs dames.

M. Rivard a l'air un peu jeune pour être maire et père d'une ville aussi considérable que Montréal, mais il sait toujours bien faire les choses. Il a parlé, dans son adresse, à propos de la crise, de la nécessité d'étendre nos relations commerciales, exprimant à ce sujet des idées très-justes. L'échevin Nelson l'a félicité dans les termes les plus convenables; quelques conseillers canadiens-français ont parlé, mais ils auraient mieux fait de se taire. Le temps était mal choisi pour faire des récriminations et des discours populaires.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 198, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement. J.-H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.